

VIOLENCES ET INCIVILITÉS

Pascal Hintermeyer

Les sociétés humaines se fondent sur la maîtrise de la violence. Elles s'efforcent d'en régler l'usage afin de limiter l'agressivité en leur sein, notamment pour les jeunes de sexe masculin, et de leur proposer des dérivations propices à la défense et à la perpétuation de la collectivité (Gaston Bouthoul, 1970). La pacification des relations sociales peut aussi être considérée comme une dimension majeure du processus de civilisation, une entreprise de longue durée, repérable du Moyen Âge à nos jours, en vue d'adoucir les mœurs (Norbert Elias, 1973). Cette évolution n'a pourtant rien d'inéluctable puisqu'elle peut s'inverser, comme le montrent par exemple les épisodes de résurgence de la barbarie au *xx^e* siècle, mais elle apparaît essentielle dans le monde contemporain, caractérisé par des équilibres instables et des interdépendances accrues. Les régulations mises en œuvre pour assurer la coexistence d'êtres humains toujours plus nombreux sont perturbées par la récurrence de comportements destructeurs et la crainte qu'ils inspirent. Les adolescents suscitent tout particulièrement l'inquiétude dans la mesure où ils veulent échapper au contrôle des adultes, prendre leur autonomie et partager une culture spécifique, volontiers décrite comme portée vers les excès. Comment prendre la mesure de la violence dans la vie quotidienne et la culture adolescentes ? Comment comprendre l'attrait qu'elle peut exercer sur une partie de la jeunesse ? De telles questions ne sont pas isolables de leur contexte. L'aspiration croissante à une existence prévisible et assurée abaisse le seuil de tolérance par rapport à ce qui la contrarie. Tocqueville nous révélait déjà ce paradoxe : plus un phénomène

désagréable diminue, plus ce qu'il en reste est perçu comme insupportable.

La montée du sentiment d'insécurité

Parmi les signes de l'inquiétude ambiante, on peut relever que les définitions de la violence ont tendance à s'étendre et que ce terme recouvre aujourd'hui des réalités hétérogènes (Michel Wieviorka, 2005). Il comprend bien sûr des atteintes physiques, d'ailleurs très variables selon leur nature, leur degré et leur intensité, à l'encontre d'un être vivant, autrui, soi-même, voire un animal. Ces actes sont souvent rapprochés d'autres, qui relèveraient de violences mentales, pouvant aller de l'indiscipline au harcèlement systématique (Jean-Louis Lorrain, 2004). Dans le signalement des violences scolaires, effectué par chaque établissement et centralisé au niveau académique puis national, les « violences verbales » (injures, menaces) représentent la catégorie prépondérante. D'autres formes sont identifiées, comme les violences sociales, par exemple les actes de vandalisme (Jean-Louis Lorrain, 2004). Elles sont souvent présentées comme l'envers de « violences symboliques » émanant de rapports de domination et exercées par une institution ou une autorité. Une telle dilution des représentations de la violence est congruente avec la tendance à la constitution d'une société des victimes (Guillaume Erner, 2006). Tout acte ou situation susceptibles de causer du tort peuvent ainsi être dénoncés comme violents. Dans une telle logique, la distinction entre atteintes aux biens et atteintes aux personnes se brouille. Les premières tendant à être considérées comme les attributs des secondes, un cambriolage ou un vol de voiture sont vécus comme une intrusion dans l'intimité. Une jeune femme qui venait de découvrir la portière de son véhicule fracturée et les objets qui s'y trouvaient dérobés ou éparpillés nous confiait avoir ressenti cela « comme un viol ». Les atteintes aux biens étant beaucoup plus fréquentes que celles aux personnes et augmentant à peu près proportionnellement à la richesse nationale (Jean-Claude Chesnais, 1981), le nombre de personnes qui se sentent en danger s'accroît. La catégorie des incivilités témoigne également de l'altération des rapports sociaux par la répétition d'actes réprouvés. Elle regroupe un ensemble de comportements variés qui se situent à la limite de ce qui tombe sous le coup de la loi,

qui demeurent donc généralement impunis tout en altérant le vivre ensemble au quotidien : petites déprédations de biens collectifs, impolitesse ou irrespect, agressivité dans les relations de face à face. Violences et incivilités désignent ainsi des actes très divers qui ont en commun la réprobation qu'ils suscitent du fait de leur capacité à détériorer les relations sociales.

Le débat public sur la violence est récurrent, mais il enfle depuis la fin des années 1960. Il a été notamment entretenu par les hommes politiques qui se préoccupent de maintenir l'ordre public et de répondre au sentiment d'insécurité que ressentent leurs électeurs. Celui-ci est devenu une référence privilégiée de l'action politique, ce qui apparaissait par exemple déjà en France dans le rapport *Sécurité et liberté*, élaboré par une commission parlementaire présidée par l'ancien ministre Alain Peyrefitte et remis au Sénat à la fin des années 1970. Depuis lors, il est apparu encore plus nettement que la dramatisation des phénomènes de violence n'était pas exempte d'arrière-pensées politiciennes ou démagogiques. Elle résulte aussi de la couverture des médias qui agissent comme un quatrième pouvoir très influent, reflètent les inquiétudes de l'opinion et cherchent à accroître leur audience en donnant une place importante à des affaires exceptionnelles qui frappent l'imagination. Tout cela concourt à donner l'impression d'une montée généralisée de la violence. Celle des jeunes est encore davantage mise en relief car elle contrarie notre tendance à associer cet âge de la vie à l'innocence, à la spontanéité, à la générosité. Reconnaître qu'il n'est pas préservé de la violence dérange un rêve de pureté et réveille en outre notre culpabilité envers des êtres vulnérables dont nous nous prétendons volontiers les protecteurs.

Évaluer et interpréter la violence

Les sociologues contemporains contribuent à faire prendre conscience que les moyens dont disposent nos sociétés pour prendre la mesure de la violence sont insuffisants. En effet, ces phénomènes sont appréhendés par des statistiques portant sur l'activité des institutions concernées, en particulier la police, la gendarmerie et la justice. En fait, les catégories utilisées pour classer les faits sont souvent imprécises et ne se recouvrent pas forcément. Surtout, la violence est avant tout perçue à

travers le filtre des services chargés de la traiter. Ceux-ci font aujourd'hui un effort pour affiner leurs critères, préciser leurs données et évaluer leurs résultats. Ces changements ne vont pas de soi car ils peuvent aboutir à mettre en évidence des difficultés qui n'apparaissent pas aussi clairement. Par exemple, il s'avère que le taux d'élucidation des affaires est assez faible, souvent inférieur à 25 %. Cela montre une grande discordance entre la violence effective et son traitement institutionnel. Celui-ci suppose la plainte d'une victime. Or il peut y avoir violence sans plainte. Le viol est à cet égard l'exemple classique. De ce qu'il donne lieu à condamnation plus souvent aujourd'hui que dans le passé, on ne peut déduire qu'il est devenu plus fréquent, c'est même sans doute le contraire. De même beaucoup de violences restent étouffées dans le cadre familial ou dans celui des relations entre jeunes. Pour se faire une idée plus exacte de la violence, il est utile d'en rechercher l'occurrence directement auprès des victimes et des auteurs de violence. Actuellement, les enquêtes de victimisation et de violences auto-rapportées se développent complémentaires aux études statistiques et cliniques.

Voici quelques exemples de ces approches récentes de la violence : le questionnaire systématiquement soumis aux conscrits suisses au moment du recensement militaire intègre depuis quelques années des questions sur l'insécurité et la violence ; le baromètre sur la santé des Français, dressé annuellement depuis 1996 par le Comité français d'éducation sur la santé (CFES), recueille des informations sur les agressions subies et portées ; le secrétariat d'État aux droits des femmes a commandité la première enquête nationale sur les violences envers les femmes en France (Enveff), dirigée par Maryse Jaspard, parue en 2001. Quelles conclusions tirer de tels travaux ? La violence n'est ni négligeable ni résiduelle. Les formes les plus graves restent exceptionnelles et imputables à une petite minorité. Mais des modalités plus diffuses et ordinaires sont assez répandues et assez peu apparentes : ainsi, 12 % des garçons et 7 % des filles ont été frappés au cours de l'année. Presque autant reconnaissent avoir porté des coups.

La plupart de ces enquêtes restent exclusivement centrées sur les actes. La distance avec les enquêtés, résultant de précautions spécifiques à observer pour lever leurs réticences à répondre à des questions délicates, oblige à s'en tenir à leurs déclarations. Or celles-ci sont inextricablement mêlées à leurs représentations. Sur des sujets aussi sensibles, cela peut introduire des biais comparables à ceux qui sont apparus lors

des enquêtes menées dans les années 1990 sur les comportements sexuels. Fondamentalement, l'action humaine ne se dissocie pas du sens qu'elle revêt pour celui qui l'accomplit. Actuellement, nous disposons encore de peu d'éléments sur le sens que prend la violence pour ceux qui la commettent et la subissent. Il convient donc d'élaborer des méthodes permettant d'aller au-delà des informations factuelles et de recueillir des renseignements sur les significations des expériences relatives. Bien sûr il faut garantir l'anonymat, mais il s'agit aussi d'instaurer une relation qui incite l'interlocuteur à se confier sur des événements qui ont marqué sa subjectivité et ses rapports à autrui. Ces investigations par entretiens approfondis doivent accorder une importance particulière à la sélection des informateurs, à l'entrée en matière, puis à une approche qui n'aborde que progressivement les questions les plus sensibles. L'objectif poursuivi est d'établir une connivence avec la personne enquêtée afin de susciter chez elle une attitude réflexive sur son vécu.

Une telle approche a par exemple été adoptée dans les enquêtes menées auprès des jeunes depuis une dizaine d'années par des enseignants et des étudiants du département de sociologie de l'université Marc-Bloch à Strasbourg. Elles permettent de prendre la mesure de la violence dans l'expérience des adolescents, de saisir les significations, explications, justifications qu'ils en donnent, ce qui permet de relever quelques dimensions majeures de ce phénomène. Bien sûr les interprétations doivent rester prudentes et tenir compte des interactions avec les enquêteurs, de la réserve et de la méfiance ou au contraire de propensions à l'exagération. En fait, même ces dernières peuvent s'avérer révélatrices de la place que tient la violence dans la culture de certains jeunes.

Le rapport à la violence n'est ni simple ni univoque. Il convient de l'envisager dans son ambivalence car, objet d'interdit et de transgression, il suscite souvent à la fois la répulsion et la fascination, la condamnation et l'aveu. Il n'est nullement exclusif et se présente plutôt comme une expérience parmi d'autres, voire difficile à isoler des autres, à un âge où l'on en fait beaucoup. Il faut se garder des systématisations et des généralisations abusives ; les jeunes diffèrent à cet égard comme à beaucoup d'autres, certains semblant se tenir relativement à l'écart de violences qui paraissent à d'autres plus familières. Même si les corrélations qui ont pu être établies n'ont qu'une valeur indicative, il apparaît qu'un adolescent a davantage de chances de vivre dans un climat de violence s'il est du sexe masculin, issu d'une famille nombreuse,

déstructurée ou en proie à une mésentente chronique, s'il dispose de faibles revenus et se livre à des activités illégales. Mais la violence ne se limite pas à des zones géographiquement déterminées. Certes, certains lieux concentrent de nombreux problèmes (Michel Wieviorka, 1999). En particulier, les cités périurbaines sont souvent présentées, à notre avis de manière excessive, comme des zones de non-droit. Mais la violence n'est nullement exceptionnelle ailleurs et, contrairement aux représentations bucoliques, elle n'épargne pas les campagnes éloignées.

Violence contre soi ou contre les autres

Les enquêtes confirment la diversité des degrés et des formes de violence. Surtout, l'un de leurs résultats les plus nets et les plus préoccupants est que les violences les plus visibles socialement ne sont pas les plus courantes ni généralement les plus graves. Les agressions qui choquent le plus l'opinion sont celles que les jeunes commettent à l'encontre d'adultes. Il s'agit le plus souvent de manque de respect dont les exemples sont aujourd'hui fréquents dans l'institution scolaire, le cercle familial et l'espace public. Le différend entre générations peut aller jusqu'à la remise en cause, par les adolescents, d'institutions qu'ils jugent inéquitables, voire jusqu'à la dénonciation d'un « système » qu'ils récusent. Plus fréquents et banals sont les deux autres types décelables, celui des violences sur soi et celui des violences entre jeunes.

Le conflit est fréquemment recherché à l'adolescence parce qu'il bouscule le *statu quo ante* (Julien Freund, 1983). Il impose sa propre logique, il modifie les hiérarchies et s'affranchit des règles ordinaires. Dans les contextes sociaux où il est impossible, ce qui est fréquent dans une société qui se voudrait pacifiée, il peut être intériorisé. Quand la confrontation avec autrui est prohibée, reste celle avec soi-même et d'abord avec son propre corps. L'adolescent peut s'infliger à lui-même des violences d'intensité variable. Il y a aussi une relation étroite entre la violence et les prises de risques puisque celles-ci supposent l'acceptation d'une probabilité d'être atteint dans son intégrité physique. Certaines d'entre elles visent à se surpasser et à accomplir des prouesses, d'autres peuvent aller jusqu'à la tentative de suicide ou au suicide lui-même (Xavier Pommereau, 1996), d'autres encore dérivent de la consommation de substances psychoactives, etc.

Les violences peuvent aussi opposer les adolescents entre eux, par exemple sous forme de moqueries systématiques, bousculades, racket, bagarres, etc. Certaines passent longtemps inaperçues tout en ayant des conséquences durables sur la vie des intéressés. Des adolescents subissent des brimades diverses, éventuellement répétées, qui les transforment en véritables souffre-douleur. Beaucoup de violences sont liées aux rapports entre les sexes, soit que les rivalités entre les garçons dégénèrent en confrontations, soit que les filles subissent des avances brutales ou les corrections de leur petit ami ou de leur frère. Certaines d'entre elles cherchent à se défendre en adoptant, notamment lorsqu'elles sont en groupe, des attitudes agressives réputées masculines. Les violences juvéniles ont d'ailleurs souvent une dimension collective marquée. Au sein d'un quartier, des groupes luttent pour l'occupation de certains espaces ou le monopole d'activités illégales.

Les motivations des violences

Ainsi les violences adolescentes sont fort variées et entourées d'une large part d'indétermination. En effet, seule une partie d'entre elles, celle qui donne lieu à plainte reconnue comme grave et légitime, accède au signalement et à la visibilité. On peut aussi remarquer que la violence appelle fréquemment une réaction du même ordre, voire une surenchère difficile à enrayer. Il existe ainsi une relation étroite entre la violence subie et la violence commise (Patrick Baudry *et alii*, 2000). Nous allons à présent nous intéresser à cette dernière pour essayer de comprendre quelques-unes des motivations que les jeunes avancent pour rendre compte, expliquer ou justifier leur violence. Nous nous en tiendrons à quelques thèmes récurrents dans leurs propos, qui soulignent l'importance que revêtent les questions de respect et l'argent, et illustrent la part prise par les modalités expressives et instrumentales de la violence. Ces aspects sont étroitement liés, beaucoup de jeunes trouvant leur existence terne, insatisfaisante et dépourvue de perspectives exaltantes. Nombreux sont ceux qui redoutent l'échec, la misère et le chômage et développent un sentiment de désillusion, voire de dérégulation. Bien des phénomènes de violence prennent leur sens, directement ou indirectement, par rapport à ce climat.

Une raison ordinaire invoquée pour recourir à la violence consiste dans la volonté de se défendre, soi et les siens, qu'il s'agisse de sa famille, de ses amis ou de sa communauté (Pascal Duret, 1996). La réaction à une agression préalable représente d'ailleurs la justification principale de la violence. « Je deviens violent quand on est violent avec moi » (Yacine, dix-sept ans, BEP topographie). Cette formule, qui pourrait servir de devise à la plupart des adolescents violents, est faussement symétrique. En effet, c'est celui qui riposte qui apprécie à chaud si l'autre a dépassé les bornes. Son seuil de tolérance est d'autant moins élevé qu'il veut éviter le renouvellement de la situation et que dans l'interaction se joue, à travers la capacité à faire prévaloir sa position, l'instauration ou la perpétuation d'une hiérarchie.

Se défendre et se faire respecter, c'est aussi réagir contre les situations d'injustice. La violence est alors justifiée comme une réponse aux discriminations ou au racisme dont on s'estime victime. Elle s'enracine dans un sentiment de haine que beaucoup de jeunes disent éprouver ou comprendre face à un « système » envisagé comme inique et étranger. « Je comprends qu'on puisse avoir la haine [...] contre les institutions parce qu'elles ne sont pas forcément le reflet de l'équilibre ni de l'équité » (Yann, dix-huit ans, terminale G). Elles sont aisément perçues comme un ensemble de contraintes et d'agressions délibérées, ordinaires ou furtives, contre certains jeunes qui se trouveraient ainsi en situation permanente de légitime défense. Violences et incivilités prennent alors une signification expressive et relèvent d'une culture de protestation contre les règles, les usages et les codes dominants. Ainsi se manifestent, de façon répétée mais généralement dispersée, la mauvaise humeur, la défiance et l'agressivité contre ceux qui sont perçus comme partisans, solidaires ou emblématiques d'une société dont les principes se trouvent discrédités. Le ressentiment contre les forces de l'ordre, devenu ordinaire (Christian Bachmann et Nicole Le Guennec, 1997), se cristallise en révolte collective lorsqu'elles sont accusées de « bavure », voire lorsqu'un accident survient en leur présence. Les historiens analysent les troubles qui secouaient des provinces touchées par la disette comme expressions d'« émotions collectives » périodiques. Leur réactualisation contemporaine est souvent consécutive à la mort violente d'un jeune. La mort représente pour l'être humain le scandale par excellence (Vladimir Jankélévitch, 1977) et elle suscite des réactions encore plus vives lorsqu'elle frappe un être jeune. Les sentiments de solidarité peuvent alors se manifester par un déchaînement de violence.

On sait que la fermeture de l'accès à certains buts ou valeurs légitimes peut déboucher sur la révolte (Robert Merton, 1965). La consommation revêt dans le monde d'aujourd'hui une importance qui affecte les adolescents. Beaucoup se sentent frustrés à cet égard, privés de ce dont les autres jouissent ou dépendants de ce que les adultes leur octroient chichement. Or les adolescents supportent mal la frustration, ils y sont en tout cas moins accoutumés que leurs aînés. Ils ressentent aussi l'ambiguïté de leur position, où ils sont d'une part valorisés et présentés comme l'incarnation de modes et de valeurs largement partagées et d'autre part maintenus dans une situation d'attente et de subordination. Certains d'entre eux recourent à la violence pour se procurer l'argent qui leur fait défaut et qui doit leur permettre de consommer et d'exhiber les signes de prestige, par exemple les marques de vêtements, Walkman, téléphones portables qui vont les faire briller aux yeux des autres jeunes et à leurs propres yeux. Parmi les multiples moyens d'avoir de l'argent, les activités illégales, et notamment le trafic de stupéfiants, apportent des opportunités de gains rapides. Mais elles suscitent convoitises et rivalités ainsi que des « embrouilles » lorsque la qualité de la marchandise est controversée ou que les clients que l'on a appâtés en leur disant qu'ils pourraient payer plus tard le produit fourni tardent à s'exécuter. « Faut parfois menacer pour être payé » (Michel, dix-huit ans, élève de première générale). La violence est ici plutôt instrumentale, mais les gains qui en sont attendus sont souvent dilapidés en dépenses ostentatoires ou addictives : beaucoup de ceux qui se sont mis à trafiquer l'ont fait pour subvenir aux frais de leur propre consommation.

La spécificité adolescente

Se faire respecter, s'imposer, réagir aux injustices, ne pas perdre la face ; avoir de l'argent, s'évader, consommer et se faire reconnaître à travers des signes ostentatoires ; ces motivations ne sont pas spécifiques aux adolescents violents. Elles sont même assez répandues et socialement valorisées. De ce point de vue, les jeunes violents ne sont pas très différents de leurs contemporains jeunes, voire moins jeunes. Ce qui les distingue plutôt, c'est leur difficulté ou leur refus de respecter certaines conventions qui d'ordinaire régulent, tempèrent et canalisent ces

tendances en les atténuant, en les travestissant ou en les différant. Les adolescents pris dans le tourbillon de la violence expriment et dévoilent, de manière particulièrement crue et caricaturale, certains ressorts ordinaires du monde d'aujourd'hui. Ils révèlent aussi des problèmes plus largement ressentis, le manque de travail et la disqualification de ceux qui le subissent ou le redoutent, le manque de ressources et la frustration qu'il provoque, l'impossibilité d'assumer les exigences multiples et contradictoires qui s'imposent aux individus. Les adolescents sont particulièrement sensibles à ces difficultés générales et les plus violents d'entre eux les expriment avec encore plus d'acuité. Ces derniers présentent leurs actes comme une réaction à une situation invivable. Par rapport à la société globale, beaucoup de jeunes développent une attitude de défiance, ils ne comprennent pas les médiations imposées, ils les considèrent comme autant d'obstacles qui leur sont opposés et qu'ils rêvent de balayer ou de contourner pour satisfaire leurs désirs et avoir une prise directe sur le monde. Les complications et les injustices du monde des adultes donnent à leurs yeux d'autant plus d'importance à la microsociété qu'ils constituent avec leurs proches du même âge. Le groupe de pairs exerce une influence considérable sur la plupart des adolescents qui sont prêts à se soumettre à ses consignes, à ses épreuves et à ses rituels pour y trouver une place reconnue. Les règles qui y prévalent leur paraissent souvent plus impérieuses que celles des institutions officielles. Mais elles ne leur permettent pas de résoudre tous leurs problèmes.

Face aux difficultés de l'existence, les adolescents disposent de ressources et de défenses encore plus réduites que celles de tout un chacun. L'agressivité peut être pour eux une manière de se sentir plus forts. La violence et les incivilités sont pratiquées comme un moyen de s'affirmer et de se protéger. Mais les adolescents qui y recourent finissent souvent par prendre de la distance par rapport à leur comportement. La situation d'entretien approfondi et la réflexivité qu'elle induit les amènent à faire part de leurs doutes et à exprimer un point de vue critique sur eux-mêmes. Avec le recul, ils se rendent compte que la violence, comme la drogue, se retourne contre celui qui y recourt trop systématiquement, l'oblige à se tenir sur le qui-vive, lui apporte sans cesse de nouveaux ennuis. Ils comprennent que cela peut se traduire par un isolement accru. La prise de conscience des inconvénients de l'enfermement dans la violence peut raviver le désir d'en sortir et d'accéder à d'autres modes de rapport aux autres.

Bibliographie

- BACHMANN CHRISTIAN et LE GUENNEC NICOLE, *Autopsie d'une émeute*, Paris, Albin Michel, 1997.
- BAUDRY PATRICK, BLAYA CATHERINE, CHOQUET MARIE, DEBARBIEUX ÉRIC et POMMEREAU XAVIER, *Souffrances et violences à l'adolescence*, Paris, ESF, 2000.
- BOUTHOU L GASTON, *Traité de polémologie. Sociologie des guerres*, Paris, Payot, 1970.
- CAILLOIS ROGER, *Les Jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, 1958.
- CHESNAIS JEAN-CLAUDE, *Histoire de la violence*, Paris, Robert Laffont, 1981.
- DURET PASCAL, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, PUF, 1996.
- ELIAS NORBERT, *La Civilisation des mœurs*, Paris, Calmann-Lévy, 1973.
- ERNER GUILLAUME, *La Société des victimes*, Paris, La Découverte, 2006.
- FREUND JULIEN, *Sociologie du conflit*, Paris, PUF, 1983.
- GIRARD RENÉ, *La Violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972.
- JANKÉLÉVITCH VLADIMIR, *La Mort*, Paris, Flammarion, 1977.
- LORRAIN JEAN-LOUIS, *Les Violences scolaires*, Paris, PUF, 2004.
- MERTON ROBERT K., *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Plon, 1965.
- POMMEREAU XAVIER, *L'Adolescent suicidaire*, Paris, Dunod, 1996.
- WIEVIORKA MICHEL, *Violence en France*, Paris, Le Seuil, 1999.
- WIEVIORKA MICHEL, *La Violence*, Paris, Hachette, 2005.
- YONNET PAUL, *Jeux, modes, masses*, Paris, Gallimard, 1986.